This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 2044 102 831 302

HARVARD LAW LIBRARY

FROM THE LIBRARY

OF

LUIGI LUCCHINI

Received December 20, 1930

Frame

HARVARD LAW LIBRARY

FROM THE LIBRARY

OF

LUIGI LUCCHINI

Received December 20, 1930

Frame

2239

90
Luchini
Aug 31

Pour
La Finlande

PAR

W. VAN DER VLUGT
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LEYDE

ÉDITIONS DE
L'Humanité Nouvelle
15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15
PARIS
—
1900

BIBLIOTECA LUCCHINI
10987
N.° d'ord. 7436

Pour

La Finlande

Tous droits réservés.

LUCCHINI
76a
32.9

Pour La Finlande

PAR

W. VAN DER VLUGT
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LEYDE

ÉDITIONS DE
L'Humanité Nouvelle
15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15
PARIS
—
1900

For Tx

DEC 20 1930

POUR LA FINLANDE

I

Wir wollen frei sein, wie die Väter waren.
SCHILLER.

Comme l'ont fait savoir les journaux, six personnes appartenant à des pays différents s'étaient, après entente, rencontrées à Saint-Pétersbourg dans les premiers jours de l'été, pour remettre au tsar une collection de suppliques et d'adresses de protestation au sujet des affaires finlandaises, signées d'environ 1050 noms connus : hommes d'État, savants, littérateurs. Les jour-

naux ont également annoncé que l'audience que ces six personnes avaient demandée, par divers intermédiaires, leur avait été refusée. Aussi le paquet d'adresses, enfermé dans sa précieuse couverture, est-il maintenant conservé en dépôt à la Bibliothèque royale de la Haye. Les événements de cette mission, les courses des six députés dans le monde des hauts fonctionnaires de Russie, mais surtout l'accueil qu'ils reçurent en Finlande à leur retour, sont si dignes de remarque qu'un compte rendu même assez détaillé peut prétendre à intéresser le grand public. Du reste, en l'écrivant, l'auteur ne fait que s'acquitter d'un engagement pris à la fois envers ses co-délégués et envers l'élite

du peuple finlandais à Helsingfors.

Quiconque lit les journaux connaît déjà dans ses grands traits le conflit juridique qui s'est élevé entre la Finlande et des membres du gouvernement russe, auxquels, pour le moment, l'empereur prête l'oreille. Un aperçu sommaire de cette question suffit donc à rafraîchir les souvenirs de chacun. Il y aura bientôt un siècle, le tsar de toutes les Russies a succédé au roi de Suède sur le trône grand-ducal de Finlande. La situation juridique du grand-duché devenait dès lors celle-ci : la Finlande est *unie* à la Russie, elle ne lui est pas *incorporée*. Le souverain qui portait la couronne russe porterait aussi à l'avenir la couronne de Finlande. Mais par ailleurs

le grand-duché devenait un État autonome à côté de l'empire de Russie. Naturellement, par suite du lien étroit existant entre les deux États, certaines questions appelaient un règlement et une solution uniformes des deux côtés. Sur la manière de réaliser cet accord, il n'a jamais régné le moindre doute tant que l'union a vraiment existé. Après une discussion commune entre les deux gouvernements, on édictait des ordonnances identiques dans chaque pays, en observant les conditions à remplir de part et d'autre pour que ces mesures pussent entrer en vigueur. Et en Finlande, ces conditions, prises dans leur ensemble, étaient les mêmes que dans les États dits constitutionnels.

Un recès de la diète du 26 janvier 1779 avait exigé autrefois que le roi de Suède, à son avènement au trône, prêtât le serment de fidélité aux droits du royaume, y compris la Finlande. Depuis l'union avec la Russie, ce serment fut prêté solennellement et sans restrictions successivement par les cinq souverains, y compris celui qui règne actuellement. Parmi ces droits, les plus importants sont sans nul doute ceux qui découlent des deux lois suivantes. Le § 40 de la Forme de Gouvernement de 1772 ne permet de modifier une loi existante que si des quatre états de la diète : noblesse, clergé, bourgeoisie, paysans, trois au moins y ont consenti ; et le § 71 de la loi organique de la diète de

1869 accentua cette prescription en matière de lois fondamentales et de privilèges des ordres en déclarant que toute modification à ces dernières lois, en un mot, toute réforme constitutionnelle, exigerait pour être valable, outre l'initiative du souverain, l'approbation unanime des quatre états. Non moins importantes que les deux principes ci-dessus sont les principales dispositions de la loi militaire finlandaise du 27 décembre 1878, et en particulier le précieux article qui définit en ces termes la tâche légale des forces militaires finlandaises : défendre le trône et *la patrie* et contribuer *ainsi* à la défense de l'empire.

Pour les Finlandais, et en général pour les Occidentaux, les Hollandais

en particulier, le sens et la valeur de tels serments, de telles prescriptions, ne sauraient être douteux. Pour les Hollandais en particulier, parce que, il n'y a pas encore dix ans, un lien analogue à celui qui réunit à l'empire des tsars le grand-duché qui l'avoisine existait entre leur patrie et le Luxembourg. Union ici, union là-bas : union, il est vrai, personnelle pour le Luxembourg, et réelle pour la Finlande. Mais des deux côtés, union entre États placés sur le même rang et non pas subordonnés l'un à l'autre. Chez nous, comme là-bas, la nécessité a pu s'imposer quelquefois aux deux gouvernements de chercher à s'entendre. Mais jamais de pouvoir législatif commun, jamais de disposition légale destinée, comme

émanant d'un pouvoir de ce genre, à entrer en vigueur à la fois dans l'un et dans l'autre territoire. Cependant ce qui, pour un Hollandais et, en général, pour un Occidental de quelque culture, est clair comme le jour, ne l'est pas nécessairement pour l'intelligence d'un Russe même cultivé. Les conseillers qui pour l'instant jouissent de la confiance impériale, et parmi lesquels il en est sûrement qui ne manquent ni d'intelligence, ni de distinction d'esprit, ont, si incroyable que cela puisse paraître, une tout autre conception des choses. On sait comment, il y a un an environ[1], le grand-duc convoqua pour le mois de janvier suivant (1899) une diète extraordinaire

1. Ces articles étaient écrits en août 1899.

des États de Finlande, diète à laquelle fut soumis un projet de réforme de la loi militaire, qui menaçait sérieusement les droits précieux garantis aux Finlandais vingt ans auparavant. Or, dès que les conseillers de l'empereur eurent clairement aperçu l'impossibilité de mener à bonne fin ce projet par les « voies légales », ils firent tout d'un coup une trouvaille remarquable. Jusqu'ici, disait-on, il y avait toujours eu une lacune dans la législation concernant le lien entre les deux pays soumis au sceptre du tsar. Comment procéder pour la solution des affaires intérieures de la Russie? C'était chose nettement fixée. Comment procéder pour les affaires spéciales du grand-duché? On avait,

pour se guider, les promesses jurées par Alexandre Ier et ses successeurs. Mais les mesures qui intéressaient à la fois les deux pays, les affaires finlandaises qui touchaient de près aux questions vitales de l'empire, autant de points, disait-on, au sujet desquels avaient toujours manqué les dispositions précises.

Cet état de choses devait prendre fin, conseilla-t-on à Sa Majesté ; il semblait utile qu'Elle daignât remédier à cette situation défectueuse. C'est alors que parurent les règlements du 15 février : le tsar, en considération de cette incertitude juridique, se reconnaissait tout d'abord à lui-même l'autorité nécessaire pour décider de ce qui devrait être rangé dans la ca-

tégorie des « affaires communes ». En même temps, Sa Majesté promulguait un manifeste, approuvé par elle en séance du Conseil de l'Empire, en vertu duquel les affaires de ce genre seraient à l'avenir tranchées par ce conseil après *consultation* de la diète finlandaise.

Qu'on s'imagine vers 1880 une décision de notre roi et grand-duc alors régnant, et dans laquelle, prenant en considération le manque de dispositions organiques sur le traitement des affaires luxembourgeoises qui seraient liées aux intérêts essentiels du royaume des Pays-Bas, il eût commencé par se réserver le droit de déterminer l'étendue de ces affaires, et en eût ensuite confié le soin au conseil d'État des

Pays-Bas, après avis de la représentation du Luxembourg ! Qu'on s'imagine une telle décision, et quel sentiment elle eût provoqué dans l'âme des Luxembourgeois : et l'on aura une idée assez exacte de l'émotion qui s'empara du peuple finlandais, lorsque celui-ci connut l'arrêt de mort du 15 février. En effet, si l'on veut dépouiller un État de son caractère d'État, de son autonomie, de son gouvernement propre, le moyen le plus simple est bien celui que les conseillers de l'empereur ont, à l'égard de la Finlande, indiqué à leur maître. Enlevez aux organes suprêmes de gouvernement le droit, jusque-là exercé par eux, de fixer eux-mêmes en dernier ressort les limites de leur compétence ; transfé-

rez ce droit à un autre organe ou, s'il en est besoin, à la même personne qui auparavant « mettait les points sur les *i* », mais en l'entourant de conseillers étrangers. Alors le projet aura réussi ; on ne saurait, en principe, atteindre plus sûrement le but. C'est ce que les Finlandais sentirent d'instinct. C'est ce que sentit le vieux procureur du Sénat de Finlande, Söderhjelm, lorsque, dans un entretien particulier avec le gouverneur général russe Bobrikoff, il cherchait à lui expliquer en ces termes l'inquiétude de ses compatriotes : « Excellence, je puis perdre mon enfant, j'en serai profondément abattu, mais je ferai tout mon possible pour rester maître de moi ; je puis conduire ma femme au tombeau, j'en

aurai le cœur brisé, mais je chercherai à me relever. Mais mon peuple ne peut perdre son droit à l'autonomie, sans être abattu, sans cesser d'être lui-même. »

C'est ce que sentit aussi l'éloquent vice-consul anglais à Vibourg, Eugène Wolff, lorsque, dans son allocution classique au ministre Procopé, il soulagea son cœur par ces paroles : « Dites à Sa Majesté que nous avons été accoutumés à supporter sans murmure de cruelles destinées. A d'innombrables reprises, les gelées ont passé sur nos champs avares de récoltes, et l'agriculteur s'est vu souvent dépouillé en une nuit du fruit des durs travaux d'une année ; nous avons humblement supporté ces épreuves, nous

aidant les uns les autres, et nous confiant en l'avenir. Mais jamais le peuple de Finlande n'a encore subi une gelée comparable à celle du 15 février. » C'est le même sentiment qui fit tressaillir tout le peuple, quand les Finlandais réussirent en quelques jours à faire couvrir une adresse monstre à leur grand-duc, de plus d'un demi-million de signatures, soit une par cinq habitants, petits et grands. L'histoire de ce merveilleux mouvement de pétition est connue ; qu'il soit permis de la rappeler ici à grands traits. A peine le manifeste du 15 février était-il promulgué par le Sénat, qu'un comité de douze personnes commençait à Helsingfors les préparatifs de l'entreprise. Trois membres se char-

[illegible]

[illegible] de recueillir les ressources nécessaires. Ils réunirent en deux jours, en sommes tant données que garanties, près d'un demi-million de francs. Ne pouvant compter sur la poste et le télégraphe, on dut s'arranger pour s'en passer. En un instant, on eut deux cents volontaires qui s'offrirent à faire des copies du projet d'adresse et d'une introduction explicative. Leur ouvrage était à peine fini, que trois cents autres étaient déjà prêts à partir, pour répandre eux-mêmes ces copies dans le pays. Le 5 mars les premières réunions où l'on présenta l'adresse à signer se tinrent dans toutes les communes du grand-duché à la fois. La réponse fut enthousiaste, unanime. Beaucoup de

vieillards apprirent à écrire leur nom, uniquement pour pouvoir prendre part à la protestation. Un des messagers, craignant d'être en retard, parcourut en dix-huit heures, sur des raquettes à neige, la distance de 150 kilomètres qui séparait deux villages situés au nord du cercle polaire. A Kittilä, celui de ces villages situé le plus au nord, il vint à la réunion demandée jusqu'à dix-sept personnes, sur une population dispersée à travers de vastes landes désertes. Rien qu'à Helsingfors, où l'on jugea peu prudent de tenir une réunion sous les yeux du général Bobrikoff, on obtint néanmoins 34000 signatures. Dans les îles de pêcheurs à l'est et à l'ouest de la ville, dont l'accès est presque impos-

sible en hiver, on recueillit mille noms. C'est ainsi qu'en dix jours on atteignit le chiffre final de 523931 signatures.

Comme on le sait, les délégués qui portèrent l'adresse à Pétersbourg ne furent pas reçus par le tsar.

C'est dans ces conditions, c'est pour aider ce peuple que se lancèrent dans la lutte les 1050 protestataires, dont six s'entendirent pour se rencontrer le 25 juin dernier à l' « Hôtel de l'Europe », à Pétersbourg.

II

L'empereur, mon auguste maître, est absolument accessible à tout le monde.

Ministre GOREMYKINE.

Les six délégués en question étaient MM. Trarieux, le sénateur français bien connu ; le grand explorateur du passage Nord-Est, Nordenskiöld ; Emilio Brusa, professeur à l'Université de Turin ; le géologue norvégien Brögger ; le directeur de la policlinique ophthalmologique de Copenhague, Dr Norman-Hansen, et l'auteur de ce récit.

Après une collaboration de dix jours qui a noué entre eux des liens de sympathie chaleureuse, il appartient moins qu'à tout autre à l'un des membres de ce cercle de se répandre en bavardages, et de tracer en détail le portrait physique et moral de chacun d'eux. L'auteur croit cependant pouvoir faire une exception pour deux d'entre eux qui appartiennent déjà à l'histoire : Trarieux et Nordenskiöld.

Si, après avoir fait la connaissance du président de la « Ligue pour la défense des droits de l'homme et du citoyen », de l'orateur qui a dirigé la lutte pour la lumière dans l'affaire Dreyfus, on cherche ensuite à rassembler ses impressions, on sera tenté de désigner l'homme d'un seul mot : c'est

un véritable « Girondin ». Ce n'est pas seulement parce que M. Trarieux représente au Sénat le département de la Gironde ; ce n'est pas davantage parce que son teint bronzé et sa chevelure noire, à peine grisonnante par endroits, désignent en lui un fils du Midi. Mais c'est aussi et surtout pour certaines qualités d'esprit que leur possesseur, loin de les dissimuler, fait plutôt — et pourquoi non ? — ressortir ; sa foi inébranlable aux « principes de la Révolution », sa noble éloquence, qui, à en juger par ce qu'ont entendu les Finlandais, préfère à l'effet oratoire la force et la clarté de la raison, et le « style » soigné de l'orateur au style relâché du causeur.

Cependant ce nom seul ne suffirait

pas à donner une idée complète de l'homme. Trarieux est un « Girondin », mais un Girondin pour lequel l'expérience du siècle écoulé n'a pas été perdue. Son cœur est aussi ardent, son esprit est aussi élevé, son talent est aussi pur que celui de ses coreligionnaires de la Révolution ; mais son sens est plus rassis que le leur. Quand il exprime sa foi aux institutions sous lesquelles vit son pays depuis un quart de siècle, il s'exprime en paroles plus sobres que ne l'eussent fait Vergniaud et Lanjuinais ; et dans la conduite de la délégation, conduite dont ses collègues le chargèrent d'abord, en qualité de Français, il se montra toujours digne de sa tâche par un tact et un talent de pilote que plusieurs des an-

ciens Brissotins eussent pu lui envier.

Et Nordenskiöld! Peut-on s'étonner d'entendre un Hollandais avouer que son cœur battit plus fort en abordant l'homme qui a accompli l'œuvre vainement tentée par Heemskerk et Barendsz? La première rencontre eut lieu dans le long corridor de l'Hôtel de Saint-Pétersbourg. Pas de doute! Ce devait être lui, ce visage qui décelait l'énergie et la bonté; ces larges épaules, c'étaient bien elles qui, il y a quelques années, à l'embouchure de l'Yénisséi, avaient essuyé les coups de mer de l'Océan Glacial tout un long jour, pour préserver de la perte le fragile navire et son équipage; cette démarche particulière gardait le souvenir de mainte journée de tem-

pête à bord, alors que le vaisseau se dérobait sous les pieds. Courte présentation; puis nous allâmes à sa chambre toute simple. Et là, quand tout naturellement le Hollandais ne pouvait s'empêcher de prononcer le nom des héros de la Nouvelle-Zemble :

« Cher ami, dit leur heureux rival, si ces hommes avaient eu à leur service les moyens dont je disposais, ils seraient mieux que moi venus à bout de l'entreprise. » Voilà l'homme tout entier : simple, naturel et pensant toujours au bien des autres. Combien n'avons-nous pas joui tous, pendant cette huitaine, de sa société ! Combien n'a-t-il pas animé et égayé nos repas en commun par sa courtoisie spirituelle, par des souvenirs de ses lectures sur

son héros favori, Napoléon, et surtout par la libéralité avec laquelle il nous prodiguait toujours de nouveaux récits puisés aux riches trésors de son expérience personnelle !

Nous étions près d'aimer les Esquimaux et les Lapons, rien qu'en lui entendant dire combien il estimait ces hommes déshérités. Puis, par contre, des moments de distraction, lorsque, perdu avec son collègue Brögger dans Dieu sait quelle période géologique, il devenait entièrement sourd et aveugle à tout ce qui se disait et se faisait autour de lui ; ou bien quand quelqu'un nous faisait attendre, et que lui perdait patience, si bien que, toujours le premier à l'appel, il était régulièrement absent

au moment voulu. Les journaux ont parlé à mots couverts de pertes sérieuses qui atteignirent le vieillard deux jours avant son départ pour la Russie. Lui-même n'en trahit rien à nos yeux, ni par la moindre allusion, ni même par une minute de trouble. Avoir rencontré un homme tel que Nordenskiöld, c'est un souvenir qui demeure ; même si le voyage à Saint-Pétersbourg n'avait point eu à offrir d'autres avantages, il méritait bien d'être entrepris.

Et maintenant, passons au récit de nos pérégrinations dans le monde officiel de la capitale russe.

Elles commencèrent le lundi 26 juin par une course à l'hôtel du baron Freedericksz, ministre de la Cour.

M. Trarieux estimait en effet, et personne d'entre nous ne doutait de la justesse de cet avis, que ce dignitaire était l'homme désigné pour nous ouvrir accès auprès du tsar. Nous ne trouvâmes pas Son Excellence chez elle, mais on nous dit que, si nous voulions revenir le lendemain dans l'après-midi, notre visite ne serait pas infructueuse.

Ainsi fut fait. Le mardi 27 juin, nous fûmes reçus. Nous avions des raisons de supposer que, jusque-là, ni notre arrivée ni nos courses n'avaient éveillé la moindre défiance dans la police. Vraisemblablement aussi le ministre Freedericksz n'avait pas le moindre soupçon de la question que nous désirions lui poser. Pour éviter

toute apparence de surprise, nous remîmes au valet de chambre, avec nos cartes, une lettre écrite par M. Trarieux et signée de nous tous, indiquant sommairement l'objet de notre visite. Après quelques instants d'attente, nous pénétrâmes dans le cabinet du conseiller de l'empereur.

Le ministre de la Cour a en Russie la réputation d'avoir mérité son poste élevé par ses qualités de gentilhomme. L'impression que nous reçûmes de sa personne, de son entourage et de son accueil confirma pleinement ce renom. Grand, bien fait, irréprochable dans son uniforme blanc, au milieu de trophées de chasse et du luxe élégant de son cabinet de travail, il fit preuve d'une amabilité tout

orientale. Nos suppositions étaient exactes : il ne s'attendait pas à la requête que nous venions lui présenter. Et, chose curieuse, il ne comprenait ni notre dessein, ni notre intervention. Nos inquiétudes pour la Finlande l'étonnaient. Le tsar, selon lui, avait voulu simplement apporter de la clarté dans une question sur laquelle les ordonnances de ses prédécesseurs avaient gardé le silence. Il ne comprenait pas davantage le caractère spontané et impersonnel de la manifestation dont il avait devant lui les interprètes. *Qui* donc nous avait envoyés à Pétersbourg? *Qui* donc était à proprement parler dans les coulisses? Telle fut la première question du ministre.

Qu'un acte comme le manifeste impérial du 15 février privât *en principe* le grand-duché de Finlande de son rang d'État, ce fidèle et honorable serviteur du tsar ne s'en faisait aucune idée, ni de ce fait que, à la nouvelle de cet acte, le sentiment juridique de l'Europe centrale et occidentale s'exprimait spontanément en protestations répétées, et qu'il était impossible de désigner *quelqu'un* comme le chef ou comme l'instigateur de ce mouvement. Cependant Son Excellence était visiblement embarrassée. Une entreprise comme la nôtre était sans exemple. C'était la nature même de la cause qui devait décider du choix de l'intermédiaire. A première vue, le ministre estimait

que son collègue de l'Intérieur était plutôt que lui le personnage indiqué Il promit pourtant de réfléchir encore. Dans deux jours nous recevrions une réponse définitive. Nous pouvions partir là-dessus. La décision vint avant le terme promis. Le lendemain, un attaché du cabinet apportait à l'Hôtel de l'Europe une communication orale disant que le ministre de la Cour se déclarait définitivement incompétent pour répondre à notre désir.

Cependant nous nous étions dénoncés nous-mêmes comme des gens méritant une surveillance particulière de la police impériale. Avant peu, quelques agents secrets vinrent se poster dans le vestibule de notre hôtel pour observer nos allées et venues.

Leurs soupçons et leur surveillance se relâchèrent pourtant un peu quand, sur leurs questions, le docteur Norman-Hansen leur eut répondu confidentiellement qu'en réalité nous étions venus pour apporter une lettre importante de l'explorateur Andrée.

Où aller maintenant? Chez le ministre de l'Intérieur Goremykine, avait dit le baron Freedericksz. On ne suivit cependant pas immédiatement ce conseil. Parmi nous, certains voyaient du danger à procéder de la sorte. Le conflit avec la Finlande, disaient-ils, est un conflit international. C'est là la pierre angulaire de la résistance des Finlandais, de la protestation de l'Europe. Et nous irions pour une

affaire de cet ordre trouver le ministre Goremykine ! Mais ne reconnaissions-nous pas en le faisant qu'il s'agissait d'une affaire intérieure russe ! Pourtant M. Trarieux calma ces appréhensions. La Finlande, — tel était son raisonnement, qui finit par emporter l'assentiment général, — la Finlande peut rester en dehors de la question. Le sens dans lequel nous prenons l'indication fournie est celui-ci : six étrangers demandent à être admis auprès du tsar ; ils s'adressent alors au ministre de l'Intérieur Goremykine en qualité de chef de la police de l'empire, puisque c'est lui qui, en première ligne, doit se porter garant à Sa Majesté de leur qualité. La seconde porte à laquelle nous

frappâmes fut donc celle du ministère de l'Intérieur.

Notre première course fut encore sans résultat. Mais elle nous procura tout au moins la certitude que le lendemain nous ne nous annoncerions pas en vain ; car le vendredi 30 juin le ministre devait nous donner audience au ministère même. A l'heure fixée, nous nous trouvions dans le salon d'attente. C'était une image de la Russie officielle : une copie, en proportions colossales, du style des derniers Bourbons. Beaucoup d'or sur les panneaux en bois blanc encadrant les tentures de damas rouge. Beaucoup d'or sur les uniformes et les tenues officielles des fonctionnaires venus en audience chez le dispen-

sateur des grâces gouvernementales. Beaucoup d'or autour du grand portrait de l'empereur, et des portraits moins grands des prédécesseurs du ministre. Avec un étudiant, un moujik et quelques dames de la bourgeoisie, pauvrement vêtues, sans doute des veuves d'employés subalternes, nous faisions tache sur l'éclat éblouissant de l'énorme antichambre. Cependant le ministre avait hâte de nous recevoir. Avant tous les autres, nous franchîmes le seuil qui donnait accès dans une salle d'audience un peu plus petite et plus simple. De derrière un bureau d'acajou s'avança vers nous un homme de petite taille dont la tête était un peu trop large pour les épaules, le nez un peu trop

grand pour la tête, les moustaches et les favoris à leur tour trop grands pour le nez. C'était le ministre de l'Intérieur de Russie.

« Médiocre et rampant », c'est ainsi que Beaumarchais désignait l'homme à succès sous l'ancien régime. A en juger par M. Goremykine, on ne peut appliquer le mot à ceux qui, dans la Russie actuelle, sont parvenus au sommet des honneurs. Le personnage est tout simplement une merveille de dextérité et de bonhomie. Nous nous assîmes ; Son Excellence nous offrit à la ronde des cigarettes. M. Trarieux avait à peine eu le temps d'expliquer en quelques mots le but de notre venue, qu'un flux de paroles lui répondit du ton le plus aimable du monde. Il

ne fallait pas lui en vouloir, mais Son Excellence était tout à fait étonnée que nous nous fussions adressés à elle. Comment l'idée nous en était-elle venue? Étant donnée la nature de sa charge, il estimait que les affaires de Finlande ne le regardaient nullement. Quant au motif qui avait pu nous décider à une démarche qui désignait tacitement l'affaire comme une affaire intérieure de l'empire russe, cela, nous dit cet homme subtil, dépassait de beaucoup sa pénétration d'esprit. Heureusement, M. Trarieux était préparé à l'objection. Il acceptait volontiers les raisons données par le ministre de son incompétence, mais... priait Son Excellence de vouloir bien nous indiquer la bonne voie; car enfin,

il fallait bien qu'il existât une voie.

« Naturellement, il doit exister une voie. Mais la voici : c'est la poste. Envoyez vos adresses par la poste à Péterhof, et vous serez sans doute reçus. L'empereur, mon auguste maître, est d'un abord facile. Il est accessible à tout le monde. Quant à indiquer la voie pour obtenir une audience, à donner un conseil, comment peut-on en concevoir la pensée ! Pardonnez-moi, messieurs, si dans cette affaire, je dois poliment me récuser. La question sort en effet complètement de ma sphère d'attributions. Je pourrais me laisser aller à le faire comme particulier ; mais, comme tel, je pourrais me tromper, et alors je ne me pardonnerais jamais d'avoir mis six personnes

comme vous sur une fausse voie. » C'est dans ce style que l'entretien se continuait. Une anguille n'est pas plus souple, plus glissante, un Japonais n'est pas plus aimable. Mais M. Trarieux ne lâchait pas prise. Et c'est ainsi que nous reçûmes enfin l'indication demandée. Elle était courte et précise. « Allez, aussitôt que vous pourrez, à Péterhof, et adressez-vous directement à l'aide de camp de service. »

III

> Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule.
>
> MOLIÈRE.

« A Péterhof et chez l'aide de camp de service. » Par la chaude matinée du 1er juillet, quatre « droschkas » nous conduisirent à la gare Baltique. Là nous attendait un spectacle singulier. Le quai scintillait d'uniformes, de tenues et de livrées. Une personne qui connaissait bien Pétersbourg nous cita plusieurs grands noms. Ici,

par exemple, cet homme à la taille élancée, en uniforme de général, les traits encore assez jeunes encadrés dans une barbe brune : ce n'était ni un ami des Finlandais, ni un allié sur lequel on pût compter pour nous ouvrir le chemin de Péterhof. C'était le ministre de la Guerre Kouropatkine, l'auteur de la nouvelle loi militaire. Cependant si nous n'avions rien de bon à nous promettre de son voyage à Péterhof, on n'y pouvait non plus voir un mauvais augure : c'était en effet le jour d'audience du ministre. Un autre indice était plus grave. Au milieu des habits galonnés circulait un vieillard malingre, à la démarche rapide, à l'attitude un peu voûtée. Sous le chapeau d'une forme négligée,

apparaissait une figure d'un jaune de cire, armée de lunettes à large monture. Avec son habit de demi-saison un peu élimé, il ne faisait pas une figure très brillante dans cet entourage d'or et de couleurs. Et pourtant nous avions devant nous notre grand adversaire. Car le personnage n'était autre que le procureur général du Saint-Synode, le célèbre Pobedonostseff, ancien précepteur du feu tsar, puis du tsar actuel, l'inspirateur et le chef de presque toute la politique impériale des dernières années, l'ennemi acharné de l'Europe occidentale et de son libéralisme, le prophète du panslavisme comme régime de l'avenir. Qu'est-ce qui l'amenait sur notre route? Ce n'était pas « son

jour », comme pour Kouropatkine. Il fallait que ce fût quelque chose d'important qui le poussait de la capitale vers le palais d'été. Était-ce peut-être notre demande d'audience? Quand, à la station de Péterhof, nous vîmes s'avancer les équipages de la cour, dont les cochers, avec leurs tricornes sur l'oreille, attachés au menton par une jugulaire, nous firent l'impression d'une caricature de l'ancien régime, et que nous eûmes vu Pobedonostseff et ses amis, montant dans les coupés impériaux et disparaître d'une course rapide dans la direction du palais, nous eûmes l'impression que notre ennemi nous avait devancés.

Des droschkas de Péterhof, beaucoup plus caduques que celles de Pé-

tersbourg, et sensiblement plus lentes dans leurs mouvements, nous menèrent, en nous cahotant, devant le palais et les villas des fonctionnaires de la cour; puis, après avoir longé une chaussée ensoleillée, le cortège s'arrêta à l'entrée principale du « parc réservé ». C'est là, tout au bout d'un jardin soigneusement muré et surveillé avec la plus grande sévérité par des postes de gardes à pied et à cheval, dans une modeste villa au bord du golfe de Finlande, que vit le tsar. Nous fîmes connaître au chef du poste qui gardait la grille notre désir d'être admis auprès de l'aide de camp de service. Avec cette courtoisie aimable qui semble être un privilège de la race slave, il nous déclara que nul ne

pouvait franchir la grille sans autorisation du général Hesse, commandant du palais.

« Où demeurait-il? » Dans une des villas devant lesquelles nous étions passés au début de notre course. Pas de remède! Il nous fallut reprendre la longue route ensoleillée. Arrivés enfin à la bonne adresse, nous apprîmes que Son Excellence venait de sortir à cheval; elle pouvait être de retour dans une heure; mais elle pouvait être aussi invitée par le tsar à la table impériale; on ne pouvait rien fixer avec certitude. Nous laissâmes nos cartes et obtînmes du valet de chambre la promesse de nous informer par téléphone au « Restaurant Samson » des faits et gestes du général. Tandis

que, dans ce restaurant, nous prenions notre déjeuner sur un balcon ombragé, nous vîmes, comme pour nous défier, nos compagnons de voyage repasser dans les coupés de la cour, retournant à la station. Au conseil du palais où l'on avait sans doute décidé de notre sort, s'était aussi joint dans l'intervalle le baron Freedericksz. Tout à coup on sonne au téléphone, et au bout d'une minute nous recevons cette nouvelle : « Le général Hesse est parti à Pétersbourg; en son absence, personne ne remplit ses fonctions. »

Nul doute n'était possible : c'était plus qu'une rencontre innocente d'obstacles fortuits. Tout cela était d'une hostilité calculée. Nous le savions :

depuis que, par notre visite au ministre de la Cour, le gouvernement avait été informé de l'affaire qui nous amenait, il était gêné par notre présence. On ne voulait pas nous donner accès auprès de l'empereur. Mais le scandale dans la presse ! L'opinion publique en Europe est même, pour les grands dignitaires de la Néva, une puissance qu'on ne peut mépriser. Dès lors la question se posait d'elle-même : est-ce que, en nous envoyant d'abord du baron Freedericksz à M. Goremykine, et de celui-ci au général Hesse, et en faisant jouer à celui-ci ce jeu de cache-cache, on voulait nous fatiguer, et se débarrasser ainsi de nous sans un refus formel d'audience ? Pour ne pas laisser le commandant du palais nous échap-

per complètement pour tout de bon, nous avions encore une dernière ressource. Un bateau allait justement partir pour Pétersbourg. Le déjeuner était à peine terminé ; mais en un instant nos quatre droschkas nous menèrent au quai des bateaux. La traversée se fit en une heure. Du débarcadère sur le quai des Anglais quatre voitures nous conduisirent au galop à l'habitation du général, sur la « Fontanka ». Nous sonnâmes. Le portier, de l'air le plus innocent du monde, dit que tout ce qu'il savait, c'était que Son Excellence se trouvait à Péterhof. Tableau !

Désormais il était clair comme le jour qu'on se moquait de nous. Que faire ? Parmi les délégués faillit se

produire une scission, tenant à un malentendu qui régnait du reste depuis l'origine. Deux des trois Scandinaves en avaient assez maintenant. Ils regardaient comme au-dessous de notre dignité de nous laisser plus longtemps jouer de cette manière. Il était vrai, que, de cette manière, le gouvernement pouvait échapper à l'impolitesse d'un refus d'audience; mais pour la presse européenne, cette tactique d'épuisement équivalait à un « non » très net. Or c'était à l'appui de la presse que nous tenions. Aurions-nous cru un instant sérieusement que notre demande serait bien accueillie? Même s'il y avait encore une possibilité, il valait mieux ne plus la tenter. Sans doute, notre vie, au chapitre des « faits

divers », en serait appauvrie d'un événement piquant ; mais nous aurions ainsi les mains libres pour raconter la manière indigne dont on s'était joué de nous. Une réception polie à la cour, si elle avait eu lieu, une banalité aimable de la bouche de l'empereur, n'eût engagé le gouvernement à rien, mais nous eût engagés nous-mêmes à toutes sortes de considérations pour la bienveillance dont on aurait fait preuve.

Tout cela paraissait très plausible : mais pourtant les deux députés des nations latines et le Hollandais n'étaient pas satisfaits de ce conseil. Quant à eux, jamais ils n'avaient vu dans cette demande d'audience une simple parade, une de ces requêtes

que le demandeur espère voir repousser. Au contraire ils ne s'étaient décidés au voyage que sur la foi — ils ne voulaient pas dire sur l'assurance — reçue que l'audience serait accordée. Ils avaient considéré cette faveur comme un miracle, mais ils n'avaient eu aucune raison d'en douter. En entreprenant ce voyage, ils n'avaient nullement compté tendre un piège au gouvernement russe, afin de lui faire commettre une impolitesse, et se créer ainsi un prétexte pour diriger contre lui des attaques sensationnelles. Ils ne voulaient pas davantage, avant d'avoir subi un refus formel, renoncer à de nouvelles tentatives sur la simple supposition, si admissible fût-elle, que le tsar était mal disposé pour l'audience.

A la longue, le gouvernement ne pouvait échapper à la nécessité de leur donner une réponse nette. Le jeu de cache-cache ne saurait continuer.

Les deux parties ne purent s'accorder. Déjà le comité était menacé de dissolution par le départ de l'un des Scandinaves, quand le ministre de l'Intérieur vint à notre secours. En rentrant à l'Hôtel de l'Europe, M. Trarieux trouva une carte de Son Excellence, qui était venue le voir en personne. La carte portait au crayon un avis, arrivé trop tard, de ne pas nous rendre à Péterhof, et une invitation à tous les délégués de venir en visite le lendemain entre une et deux heures chez Son Excellence, dans sa villa de

l'île des Apothicaires. Qu'est-ce que M. Goremykine pouvait bien avoir à nous dire? Le vieil explorateur polaire, avec sa foi inébranlable en la bonne issue de l'entreprise, nous voyait déjà devant le tsar. Dans cette villa sur le golfe de Finlande, disait-il, la vie doit être bien monotone. Une visite de six personnes qui ne sont pas des diplomates, et un bout d'entretien avec eux, voilà pour le tsar une bonne chance qu'il ne laissera pas échapper. Tous n'étaient pas aussi pleins de confiance. Au moins, après ce qui s'était passé la lettre du ministre avait rendu à la délégation un service : celle-ci resta au complet.

Le lendemain, le jour décisif, était le 2 juillet. A l'heure fixée nous par-

tîmes pour la villa du ministre. C'était une construction spacieuse donnant sur la Néva. La simplicité était surprenante : à l'extérieur, des planches peintes en gris ; à l'intérieur, un ameublement comme pour une résidence d'été à Bloemendal ou « deux chambres meublées avec pension ». C'est dans le même style que le ministre vint à notre rencontre, en costume gris de tous les jours. Il nous conduisit à sa vérandah, où se trouvait une table, couverte de toutes sortes de friandises. Quand nous nous fûmes assis, il nous offrit des cigares et des cigarettes, tandis que quelques serviteurs passaient le thé à la ronde. L'entretien roula d'abord sur la pluie et le beau temps. Puis, en choisissant

les expressions les plus exquises pour ménager autant que possible notre susceptibilité, doucement et prudemment le ministre, au milieu de nos questions et de nos remarques, fit apparaître le message qu'il avait été chargé de nous communiquer : le refus de l'audience demandée. Tout cela, il le fit d'une manière simple, familière, bon enfant. Ne devions-nous pas convenir nous-mêmes que Sa Majesté ne pouvait agréer notre requête? Est-ce que le tsar pouvait tacitement nous reconnaître le droit d'intervenir dans cette affaire? Et l'audience accordée ne serait-elle pas commentée en ce sens? Le tsar pouvait-il entrer avec nous dans un débat sur un conflit entre lui et ses sujets? Il était bien fâcheux que nous

eussions tellement tenu à une remise personnelle des adresses. Pourquoi ne pas renoncer à cette procédure inacceptable! Pourquoi ne pas remettre l'adresse par la poste? Il en coûtait pourtant à M. Trarieux de rendre les armes. La forme d'une remise personnelle, remarqua-t-il, avait été précisément choisie comme la plus polie. Quant à notre prétendu dessein d'engager Sa Majesté dans une discussion, aucun de nous n'y avait songé. Et, quant au sens que nous aurions attaché à l'audience accordée, personne, certainement, n'y aurait vu la reconnaissance d'un droit à l'immixtion; tout au plus l'aurions-nous considéré comme une marque de déférence envers quelques noms illustres qui se

trouvaient avec d'autres au bas des adresses. Enfin notre président tenta encore un projet de compromis. » Est-ce que l'on pourrait décider le général Hesse ou quelque autre fonctionnaire de la cour à recevoir de nos mains les adresses et à les remettre au tsar? Dans ce cas, nous nous consolerions du refus d'audience. Notre hôte ne dit pas formellement non. Il estimait que le projet méritait réflexion, et voulait bien par téléphone en conférer avec le général. Mais au bout de quelques minutes, il revint avec la triste nouvelle que, d'après la réponse du général, les ordres reçus étaient formels, et que son auguste maître ne voulait pas plus recevoir nos adresses que nous-mêmes. Cela ne faisait pas

moins de peine au ministre qu'à nous, mais l'affaire était désormais terminée. Le général Hesse s'était-il vraiment trouvé à l'autre bout du fil téléphonique? Si non, l'esprit inventif de M. Goremykine ne lui en fait que plus d'honneur.

L'affaire était désormais terminée. Aussi voulions-nous partir, mais Son Excellence ne le permit pas encore. Pourquoi tant de hâte? Notre dessein n'était pas, espérait-il, de quitter immédiatement la Russie? Ce serait bien fâcheux. On ne revient pas tous les jours dans l'empire des tsars. Une petite excursion à Moscou était bien le moins que nous pussions nous accorder. En tout cas, nous devions encore rester à causer. Nous avions bien le

temps. Et notre hôte lui-même n'avait rien qui le pressât. Nous restâmes donc encore. Le ministre en profita pour nous parler, d'une manière agréable et animée, de toutes sortes de sujets : de la statistique démographique, de la colonisation en Sibérie qu'il dirigeait en personne et des différents principes de droit de propriété foncière entre lesquels on laissait le choix aux colons. A la fin, il fallut pourtant nous séparer.

Mais ce ne fut pas sans être un peu sous le charme du talent de dorer la pilule dont Son Excellence avait fait preuve en nous offrant celle qui nous était destinée. Elle avait été avalée d'elle-même et avait passé presque inaperçue. Quel dommage que cet

homme ne trouve pas, derrière la table verte d'une salle de Parlement, une scène, un « podium », un théâtre dignes de sa souplesse !

IV

> Nous ne sommes pas des rebelles, mais nous nous montrerions indignes de nos droits et privilèges si nous ne protestions pas.
>
> EUG. WOLFF.

Notre mission à Pétersbourg était terminée. Nous nous décidâmes au retour. Mais par quel chemin ? Quelques bons amis des Finlandais, qui avaient entendu parler de l'échec de notre entreprise, nous engagèrent hautement à prendre la route du grand-duché. Au début, le projet nous parut

un peu délicat. M. Trarieux surtout ne voulait à aucun prix devenir l'occasion et l'objet de démonstrations hostiles à la Russie. En outre, des marques d'approbation retentissantes en notre honneur et en celui de nos mandataires ne devaient-elles pas, dans cet état de choses, nuire sérieusement à la Finlande? Nous fûmes longtemps irrésolus. Mais nos amis calmèrent nos scrupules, et nous assurèrent qu'aucune parole irréfléchie ne blesserait les Russes, qu'aucun acte inconsidéré ne leur fournirait un prétexte à aggraver encore leur politique en Finlande; ce n'est qu'alors que nous nous rendîmes. Le soir, à onze heures, nous prenions le train à la gare de Finlande.

Alors commença un chapitre de no-

tre vie, long de trente-quatre heures seulement, mais ce court espace de temps fut extraordinairement riche en événements saisissants. Tout, absolument tout ce que nous avons vu et vécu alors doit rester et restera gravé dans notre mémoire tant que nous vivrons. Les habitants de la Finlande ne peuvent, nous l'avons déjà dit, se fier ni à la poste ni au télégrpahe. Mais ils ont le téléphone, leur pays est comme couvert d'un réseau de fils. Grâce à ce moyen de communications, les habitants des contrées que nous devions traverser, avaient été tenus au courant de notre mission à Pétersbourg, de notre échec et enfin de notre résolution de visiter le pays. On savait donc dans chaque ville, dans chaque village,

même dans chaque maison, que nous devions passer, que le train qui à onze heures et quart quitte la capitale de l'empire, amenait la députation européenne. Et l'on eut l'occasion de se préparer en toute hâte à une réception si chaleureuse, à une manifestation de deuil national si frappante par son pathétique contenu, à des témoignages d'un indomptable amour de la liberté si imposants par leur unanimité, à un épanchement de reconnaissance envers l'Europe si noble et si grandiose que tous les six, hommes pour la plupart dans la force de l'âge — nous en fûmes presque continuellement émus jusqu'aux larmes. Nous ne saurions, (telle fut notre conviction unanime) rendre auprès du tribunal de l'opinion

occidentale un meilleur service à la cause finlandaise, que de donner un compte rendu simple et sincère du spectacle sans pareil que les Finlandais nous ont offert pendant la nuit du dimanche au lundi, toute la journée du lundi, et la nuit suivante encore jusqu'au mardi à neuf heures. Sans doute pour la force de l'impression un simple récit ne peut rivaliser avec la réalité, mais la réalité était ici trop saisissante, trop belle et trop grandiose pour qu'un écho même affaibli manque entièrement son but.

Les témoignages de reconnaissance commencèrent à Viborg, le premier grand arrêt en Finlande. Le train s'y arrêta vers deux heures du matin. En arrivant par le crépuscule d'une nuit

d'été, nous vîmes dans les rues et sur le quai des centaines, peut-être des milliers d'hommes, venus pour saluer en nous ceux qui nous avaient envoyés, les signataires des adresses. Ici, comme partout durant notre voyage, pas de tapage, pas de cris, pas de bruit vulgaire. C'était un groupe de citoyens, sérieux et tristes, qui, en pleine connaissance de la sainteté de leur cause, laissaient pour quelques instants leurs visages se dérider et saluaient d'une acclamation amicale ceux qui leur avaient montré de la sympathie dans leur affliction.

Le second arrêt se fit vers sept heures du matin, à la station de Riihimäki. Nous sortîmes de nos coupés-lits pour prendre un déjeuner. Sur

notre chemin se tenaient une cinquantaine d'habitants du village, qui nous souhaitèrent aimablement le bonjour, et à l'entrée de la salle d'attente s'était placé un chœur. Toutes les classes de la société y étaient représentées. Nous vîmes un porteur de journaux debout à côté d'une dame de bonne famille. A notre approche, ils agitèrent leurs mouchoirs, et, les larmes aux yeux, nous chantèrent quelques couplets. C'était la première fois que nous entendions les deux hymnes nationaux finlandais, si beaux et si mélancoliques. Ils nous allèrent droit au cœur. Surtout M. Trarieux, avec son oreille fine et sa belle voix, en était comme obsédé, et ne pouvait s'empêcher de les fredonner sans cesse.

A neuf heures, nous avions atteint la capitale, Helsingfors. La place de la gare était noire de monde. De nouveau nous fûmes salués par les chants populaires finlandais. M. Trarieux prononça quelques paroles de remerciements. Des landaus découverts nous menèrent à un hôtel, où nous pûmes nous reposer un peu et prendre quelques rafraîchissements. Puis les équipages vinrent nous reprendre. Nous fîmes un tour à travers la ville, et vîmes le monument de l'empereur-martyr Alexandre II, le père de la Finlande. Les fleurs, hommage symbolique, dont son peuple opprimé avait couvert le piédestal de la statue peu de temps auparavant, n'y étaient plus : la police s'était empres-

sée de les faire disparaître. Nous visitâmes l'édifice où les trois ordres non nobles se réunissent pendant les diètes, et enfin nous montâmes par un parc nouvellement planté sur une colline d'où l'on jouit d'une vue splendide sur la ville et la mer. Puis nous allâmes au restaurant de « Brunnshuset ».

Sur une vérandah spacieuse, en face d'une pelouse entourée d'arbres, avec la mer au fond du décor, l'élite de la population de la ville, au premier rang la noblesse de Finlande, en tout quelque trois cents personnes, s'étaient rassemblées pour déjeuner. Il y avait quatre heures que les assistants, dont la plupart étaient dispersés dans leurs habitations d'été aux environs de

la ville, avaient reçu par téléphone la nouvelle qu'on attendait notre arrivée. Dans ce court espace de temps on avait pu faire tous les préparatifs de ce superbe repas. Car il était en vérité « superbe ». Mais on le caractérisait mal en l'appelant « festin » ; car on n'y entendait pas un bruit de fête. Le ton était solennel et sérieux ; il aurait été sombre, on le sentait, si la politesse des hôtes et de leurs femmes ne l'avait interdit. La table était présidée par le professeur honoraire et conseiller d'État, Estlander. A sa gauche et à sa droite étaient assis, alternant avec les plus en vue des Finlandais, les « députés de l'Europe ». Après que le vieux président, en un français irréprochable, eut exprimé la reconnais-

sance des Finlandais envers leurs amis des pays occidentaux, M. Trarieux prit la parole, avec l'éloquence charmeresse dont seul le Français cultivé possède le secret, pour exhorter le peuple finlandais au courage, malgré l'échec de notre mission. Il eut à cette occasion le tact de commencer son discours en déclarant que nous n'étions pas venus comme fauteurs de troubles, mais comme messagers de justice et de concorde, et que par suite nous désirions porter le premier toast au grand-duc de Finlande. Tous répondirent à ce toast. Avec enthousiasme? Qui sait? Tout au moins sans aucune marque extérieure de mécontentement. — Bien d'autres discours suivirent; c'est de rigueur, n'est-ce

pas? Avec un peu d'imagination, le lecteur peut se représenter ces toasts. Ce qui était le plus important, c'étaient les impressions que, pendant le repas, et ensuite dans une promenade à travers le parc, nous reçûmes d'entretiens personnels avec nos hôtes. Deux choses nous frappèrent surtout : la profondeur et l'intensité des sentiments nationaux, et la surprise reconnaissante qu'avait produite l'intervention de l'Europe. Oh! ce n'est pas pour un peuple un bonheur sans mélange (nous l'apprîmes alors avec humiliation), que de jouir en toute sécurité du bien suprême, de sa liberté et de ses droits fondamentaux, et ce n'est pas non plus un malheur sans compensation que d'être parfois me-

nacé sérieusement dans la possession tranquille de tous ces avantages. Comme ils sont vrais, ces vers de Gœthe :

Nur der verdient sich Freiheit wie das Leben
Der täglich sie erobern muss.

(*Faust,* II, v.)

Qui est-ce qui, chez nous par exemple, apprécie à leur juste valeur les bienfaits d'un gouvernement légal et juste, les gages de l'inviolabilité de la constitution? Combien plus ardent est l'amour de ces biens précieux parmi les Finlandais! Depuis tantôt un siècle, ils ont plusieurs fois connu des périodes de soucis pénibles pour les lois fondamentales qui leur ont été accordées. Maintenant, ces précieuses garanties sont depuis plus d'un an en

danger de disparaître. De plus en plus, large et épaisse, l'ombre du Cosaque s'étend sur leurs campagnes. Ils ne savent pas quand cela s'arrêtera. Ils sont calomniés dans l'esprit de leur souverain, et n'ont pas accès auprès de lui pour se défendre. Ils étaient ses sujets les plus fidèles, et leur vie intime est empoisonnée par l'espionnage. Ils savent que les gouvernants s'efforcent d'engager en Allemagne, pour ce noble but, des individus connaissant également bien le russe, le finnois et l'allemand à raison de 25 roubles par jour. Et voyez combien ce trésor menacé est devenu cher aux Finlandais par ces soucis mêmes. Qui n'a appris par cœur ce passage frappant de la protestation du vice-con-

sul Wolff : « Dites à Sa Majesté qu'il y a en Finlande plus de deux millions de sujets loyaux, qui savent accomplir leur devoir. Mais ne Lui cachez pas non plus que nous ne vivons pas dans l'ignorance de nos droits. Mon père fut le premier à me montrer un modeste fascicule sur la couverture duquel était imprimé le titre de « Lois fondamentales du grand-« duché de Finlande », et il fut aussi le premier à m'en expliquer le sens. » Ceci peut servir de pendant au récit que fit à l'un de nous une dame de la noblesse : à Pâques dernier, elle avait mené ses deux fils à Abo, huit heures de chemin de fer, surtout pour leur montrer dans la vieille cathédrale la pierre sur laquelle sont gravées les

promesses libérales d'Alexandre Ier. — Et puis cet étonnement reconnaissant de ce que l'Europe se mît en peine pour eux. « Nous en crûmes à peine nos oreilles », nous dit le vice-président du conseil municipal de Helsingfors. « Nous n'avions jamais pensé que l'Occident montrerait tant de chaleur pour nous autres, perdus dans un coin du Nord-Est. » La reconnaissance semblait tout à fait générale. Une des dames présentes raconta que le matin, en quittant son domaine à la campagne, elle était passée devant son garçon jardinier, et lui avait dit : « Je vais à la ville pour remercier les messieurs d'Europe qui ont voulu dire au tsar un mot en notre faveur. » — « Ah ! Madame », répondit le pauvre

jeune homme avec un soupir, « ayez la bonté de les remercier aussi de ma part. »

Ce ne fut pas chose facile que de quitter Helsingfors. Mais il le fallait. Nous avions déjà laissé partir le train de trois heures ; nous ne voulions pas manquer le suivant à six heures. Par téléphone, on avait commandé pour nous à Toijala un train spécial correspondant avec celui-là. On avait prié à Abo de faire attendre le bateau-poste pour Stockholm jusqu'à notre arrivée. Le départ à six heures était donc inévitable. Ce fut une fin digne de ce beau jour. Tous ceux qui avaient pris part à la réunion de Brunnshuset, et des centaines d'autres, s'étaient rassemblés autour de la gare et sur le

quai. MM. Trarieux et Nordenskiöld, qui arrivèrent les premiers, furent littéralement ensevelis sous les fleurs, et cependant il en resta encore des brassées pour chacun des suivants. Tous se pressaient devant notre wagon, exprimant leurs remerciements et leur désir de nous revoir. Quand le train se mit lentement en marche, et que la multitude, agitant chapeaux et mouchoirs, eut disparu de notre vue, ce furent les échos mourants des deux chants nationaux, d'une beauté si mélancolique, qui nous apportèrent le suprême adieu de la capitale.

Deux jeunes gens de Helsingfors nous accompagnèrent jusqu'à Abo pour veiller à ce que rien ne nous manquât. Les acclamations et les mar-

ques de reconnaissance ne cessèrent littéralement plus. Les gens occupés dans les champs, reconnaissant notre train, interrompaient leur travail pour agiter leurs mouchoirs et leurs casquettes. Aux fenêtres et sur les perrons de simples chaumières, on voyait souvent une dizaine de mains saluer chaleureusement notre wagon. Quand nous nous arrêtâmes à Kerava, des dames et des femmes du peuple vinrent avec des acclamations assaillir de bouquets de lilas la plate-forme du wagon-lit. Un peu plus loin, à Tavastehus, nouvelle ovation imposante. Une foule enthousiaste nous chanta à pleine voix les deux chants patriotiques, nos deux vieilles connaissances. Là, c'était le peuple qui parlait. Les voix sem-

blaient moins contenues qu'auparavant. Le chef lui-même ne comprenait que le finnois. Seul un homme dans la masse, un maître d'école, à ce qu'il parut, cria à M. Trarieux, tout en gesticulant, quelques simples mots français inspirés par la reconnaissance la plus émue. A Toijala, où nous quittâmes le train à dix heures et demie pour prendre notre train spécial, nous trouvâmes un souper tout préparé par les bons soins des membres de la commune de Helsingfors. Nous fûmes, pendant notre repas, charmés par un orchestre d'amateurs.

Encore trois heures de chemin de fer, et nous devions être à Abo à bord du bateau-poste. Mais, à mi-chemin, le train s'arrêta à l'endroit où est installée

l'école d'agriculture de Finlande, à Mustiala. Il était plus de minuit. Cependant tous les élèves, hommes et femmes, se trouvaient au complet sur le quai. Les bouquets qu'on nous offrit remplissaient à eux seuls tout le coupé de M. Trarieux. Encore une heure et demie, et nous arrivâmes à la vieille ville d'Abo, terme de notre itinéraire en chemin de fer, où nous attendait le spectacle le plus incomparable de ce voyage sans égal.

V

> Nous nous sentons forts, dans la conscience où nous sommes qu'en nous trouvant devant notre empereur, nous nous trouvons aussi devant Dieu Tout-Puissant.
>
> EUG. WOLFF.

Il était deux heures du matin quand nous arrivâmes à Abo. Dès notre entrée en gare, nous fûmes reçus par une partie de la population, avec le même élan chaleureux qu'ailleurs. Mais un peu plus loin, auprès du bateau, des milliers de personnes nous attendaient

à cette heure tardive. Les dames étaient toutes en deuil. Quand on nous vit approcher, la foule s'écarta, nous laissant un étroit passage. Le bourgmestre s'avança vers M. Trarieux et lui serra silencieusement la main. Rien de plus. Était-ce voulu, comme pour faire comprendre que les paroles n'étaient plus que de faibles sons? Était-ce peut-être un hasard, et le bourgmestre ne savait-il pas le français? Dans tous les cas, ce geste silencieux était à ce moment plus éloquent que ne l'eût été même le plus beau discours. Sept dames, habillées de noir, s'avancèrent ensuite, l'une après l'autre, les yeux humides de larmes, pour offrir un bouquet de fleurs à chacun des délégués et à celle à qui Nordenskiöld avait

donné le titre de « Madame le membre d'honneur ». Nous passâmes en silence le long des rangs silencieux. Ils nous saluaient avec reconnaissance, et nous répondions confondus et émus. Tout notre sentier était semé de lilas. Enfin lorsque nous fûmes arrivés sur le bateau, tous ces milliers d'hommes, dans le clair-obscur de cette sereine nuit d'été du Nord, entonnèrent à la fois leurs hymnes nationaux sombres et graves, qui avaient retenti à nos oreilles pendant toute la journée. Que n'ai-je une plume capable de dépeindre fidèlement cet instant, de décrire ce spectacle, de faire entendre ces sons ! Il y a peu d'hommes qui aient assisté à un spectacle pareil, ne fût-ce qu'une fois dans leur vie. La ville millénaire

avec son château caractéristique, le port d'une rare beauté qu'entourent des îlots rocheux, couronnés de pins sombres, ce peuple épanchant d'une seule voix, par ces chants émouvants, toutes ses angoisses et ses espérances, sa confiance en lui-même et sa reconnaissance envers ses amis; puis soudain, comme si le ciel eût voulu se joindre à ce concert au moment même où nous levions l'ancre, derrière et par-dessus la scène, le soleil levant!

Nous sortîmes lentement du port. Une flottille de six bateaux richement pavoisés suivit pendant un instant notre navire côte à côte. On ne cessa de nous acclamer, de chanter, d'agiter les chapeaux et les mouchoirs que lorsque nous les eûmes tous perdus de vue.

D'abord, naturellement, ce fut la foule sur le quai que la distance déroba à notre regard, puis l'un après l'autre, les bateaux qui nous avaient accompagnés. Le plus tenace fut un petit remorqueur, portant des étudiants finlandais. Quand lui aussi dut enfin virer de bord, ils délibérèrent un instant sur le choix d'un cadeau d'adieu, et tout à coup plus d'une douzaine de leurs jolies casquettes blanches volèrent par-dessus notre bord. De grands cris de joie s'élevèrent du petit bateau, lorsque, couverts de leurs casquettes, nous leur envoyâmes de la dunette des signes de remerciement.

Il était trois heures du matin. Mais qui eût pu dormir après ces événements? Et comme la traversée

était ravissante entre les îles innombrables qui, sur un parcours de huit heures, s'étendent dans la Baltique ! Cependant, il nous fallut enfin aller nous reposer. Cette nuit était déjà la seconde passée presque tout entière à veiller. Nous prîmes un peu de repos de quatre et demie à sept heures ; puis nous nous levâmes. Il était temps, car le bateau approchait d'Aland, extrémité du grand-duché vers l'Ouest, groupe d'îlots à peu près à mi-chemin entre le continent et la Suède. Le bateau aborda à la station balnéaire de Mariehamn. Là, nous attendait le dernier adieu de la Finlande. Une partie de la population de l'endroit et les baigneurs au grand complet étaient sur le quai. Ils nous invitèrent à des-

cendre auprès d'eux. Nous partîmes en voiture au milieu des acclamations jusqu'à l'établissement de bains situé sur une hauteur. On nous y offrit le café. Le médecin de l'établissement nous exprima en suédois les sentiments de l'assistance. M. Trarieux, en improvisant une réponse française à ces paroles non comprises, mais instinctivement devinées, se surpassa lui-même si c'est possible. On chanta de nouveau les hymnes nationaux, si saisissants dans leur sérieux mélancolique. Puis nous retournâmes au bateau. Il était presque méconnaissable. Les servantes de l'établissement avaient en notre absence suspendu sur les côtés les centaines de bouquets entassés dans les cabines et en outre orné toute la

dunette de branches de bouleau fixées aux bastingages. Un dernier chœur, un dernier hourra, puis un vrai bombardement à coups de gros bouquets de lilas, et chargés des fleurs que nous avions pu attraper au passage, nous partîmes.

C'était l'adieu suprême, la fin d'une démonstration sans pareille. M. Trarieux avait pleinement raison de déclarer qu'on chercherait en vain dans l'histoire un pendant à ce que nous avions vu là. Pour donner de telles preuves de son amour indomptable de la liberté, pour témoigner ainsi sa reconnaissance aux 1 050 qui avaient élevé la voix en faveur de sa cause sacrée ; pour s'épancher à ce moment critique dans une suite de manifesta-

tions unanimes, si pleines de force passionnée, mais en même temps si dignes, si nobles, se maintenant si sévèrement dans les limites des convenances, du respect de soi-même et du sens esthétique, il faut que le peuple finlandais soit un peuple d'un caractère très élevé, un peuple d'une haute noblesse. Que l'on veuille bien réfléchir un instant combien il est difficile, dans notre Europe occidentale « cultivée », combien il paraît même impossible de gagner les foules à un idéal positif, sans les pousser tous les jours contre ses ennemis, de raviver par exemple leur sentiment patriotique sans les empoisonner de haine contre l'étranger, de les intéresser à la grande idée de la liberté de

conscience sans les exciter contre la « soutane », de tenter de les échauffer pour la « justice sociale », sans les faire entrer en fureur contre les « exploiteurs ». Qu'on pèse ces expériences quotidiennes, et qu'en regard on songe que pendant ces trente heures de manifestations populaires, nous n'avons pas entendu un mot déplacé, pas un seul contre la Russie, contre le tsar, contre le ministre de la Guerre ou le gouverneur général de Finlande. Du commencement à la fin, les manifestations gardèrent un caractère positif, évitant même la plus simple apparence de personnalité. La Finlande déclarait vouloir maintenir sa liberté comme un droit sacré. Mais elle ne s'abaissa

pas un instant à insulter ses oppresseurs.

Jusqu'ici nous avons gardé le silence sur tant de traits touchants, d'effusions personnelles et intimes; qu'il suffise d'en citer quelques-uns. Comme à notre départ de Helsingfors, « Madame le membre d'honneur de la délégation » arrivait après les autres, une des dames dont elle avait fait la connaissance sur la vérandah de Brunnshuset s'approcha d'elle : « Je regrette, dit-elle, d'avoir donné toutes mes fleurs aux messieurs qui venaient les premiers, mais prenez ceci en souvenir. » Et elle remit à sa « sœur d'Europe » une broche représentant un trèfle à quatre feuilles qu'elle prit à son propre corsage. Le conducteur

de notre train spécial, un géant aux traits sympathiques, s'était montré plein d'attentions pour nous durant le voyage de Toijala à Abo. Quand nous nous séparâmes, Nordenskiöld voulut lui donner une preuve palpable de notre reconnaissance. L'homme refusa d'un ton poli mais net. Il était Finlandais, et se refusait à accepter un don en argent « des amis de son peuple ». Sur le bateau, entre Abo et Stockholm, notre compagnie se composait pour une grande part de Finlandais. Tant que dura la traversée, ils respectèrent notre besoin de repos, et ne nous troublèrent pas. Mais quand on commença d'apercevoir la capitale de la Suède, une toute jeune fille, de dix-huit ans environ, s'avança

timidement vers « Madame le membre d'honneur ». Elle se présenta comme une fille de la Finlande. Elle s'était tenue à distance depuis notre départ d'Abo, mais elle ne pouvait plus résister à la tentation de serrer, elle aussi, la main de « l'amie de la Finlande », et de remercier la délégation. Elle regrettait seulement d'être obligée de nous présenter ses remercîments en mauvais allemand. Ah ! si elle avait pu nous parler sa langue maternelle : elle avait tant de choses sur le cœur ! — Quand, au milieu de bateaux pavoisés, nous eûmes abordé à Stockholm, et que, invités par Oscar Montelius, nous prenions le dîner dans un restaurant d'été, on apporta tout à coup un gigantesque bouquet aux trois couleurs, roses

rouges, roses blanches et bleuets. C'étaient les couleurs nationales de « Madame le membre d'honneur », à laquelle ce don était envoyé, comme hommage aux signataires de l'adresse, par le capitaine du bateau-poste finlandais. Lui aussi, pendant la traversée, avait respecté notre isolement, mais à ce moment il nous donnait une preuve de sa considération. Partout où nous allions, tous ceux qui, d'une façon quelconque, tenaient à la Finlande, s'empressaient de nous combler de prévenances, et de fêter en nos personnes les mille cinquante que nous représentions. A Djursholm, sur une baie de la Baltique, nous fûmes invités, dans sa villa ravissante, par le professeur Mittag-Leffler qui,

par son mariage avec une Finlandaise, tient de près à la nation menacée. Et lorsque, après notre arrivée à Copenhague, nous passâmes quelques heures à Skodsborg sur le Sund, jouissant du coup d'œil merveilleux que présente la magique rencontre du bois et de la mer, nous le dûmes aussi à une fille de la Finlande et à son mari.

Et dire que le tsar, dans sa villa de Péterhof murée et surveillée comme une forteresse, n'aurait qu'un mot à dire pour être, sa vie durant, acclamé par ce peuple avec le même enthousiasme que celui-ci, pendant deux jours, témoigna à ses avocats repoussés ! La question d'Eugène Wolff nous revint alors souvent à la mémoire :

« Le tsar est-il vraiment si riche, même à cet égard, qu'il puisse rejeter le dévouement et l'affection d'une nation pareille ? »

VI

Et ne désespérez jamais!
J.-P. Cœn.

« A quoi bon? » — c'est la question qu'on posera après ce long compte rendu d'une injustice sans espoir de réparation, d'une tentative d'intervention sans succès, d'une vaine protestation des victimes? La cause est perdue. Que peut le bon droit d'une nation de deux millions et demi d'âmes contre la force d'un souverain de 120 millions qui ne sent pas le carac-

tère honteux de la violence qu'il exerce? Jamais la Russie n'a été aussi puissante parmi les peuples, jamais les peuples n'ont été aussi muets de crainte devant la Russie. Il est ridicule de combattre ce colosse par de simples paroles. « Il fronce les sourcils et « l'Olympe tremble. » Empereurs et républiques recherchent à l'envi son amitié. Tandis que l'Europe divisée reste impuissante par suite d'une vieille rancune au sujet de deux provinces conquises, lui marche à la conquête d'une partie du monde, et nul ne sait qui, à la longue, pourra lui résister. Et voilà qu'un journaliste se flatte de l'arrêter! Le tsar ne l'écoute même pas. Est-ce qu'on a jamais converti un potentat comme lui? Même

s'il voulait changer sa politique, il ne le pourrait pas. Le fondement de sa puissance absolue sur ses sujets, c'est précisément la fiction de son infaillibilité. Cette fiction, il ne saurait y contrevenir sans ébranler tout son pouvoir. Aussi le repentir, dans sa situation, serait-il une sottise. C'est précisément la différence entre un potentat comme lui et une nation souveraine. Tous deux peuvent commettre des fautes, tous deux en commettent. A côté de la Finlande foulée aux pieds, l'histoire nous montre Aristide exilé. Mais la démocratie égarée peut reconnaître sa faute et la réparer ; le tsar égaré, jamais ! Athènes pouvait rappeler Aristide, Nicolas II est impuissant à rétablir la Finlande dans

son droit, même s'il le voulait. Mais comment le voudrait-il ? Vous-mêmes n'avez-vous pas éprouvé à quel point il est dans son propre empire le prisonnier de ses propres conseillers? Supposez même que l'impossible se réalise, que l'Europe tout entière se dresse devant lui comme saint Jean-Baptiste se dressa devant Hérode, pour crier au tsar par la voie de cent organes de la presse : « Il ne vous est « pas permis d'agir ainsi. » Quelle serait la conséquence? Peut-être, peut-être le tsar écouterait-il : Hérode, lui aussi, aimait à écouter saint Jean. Et après... il continuerait son chemin comme avant. L'élève de Pobedonostsef est bien cuirassé contre les sophismes et les sentimentalités occi-

dentales. Il a appris à jurer par la sainte Russie et à compter sur la puissance de son épée, à qui appartient l'avenir. Et enfin, l'histoire de nos jours ne donne-t-elle pas raison à lui et à son précepteur? Est-ce que l'esprit du procureur général du Saint-Synode ne commence pas à dominer de plus en plus même sur l'Europe occidentale? L'époque des sophismes et des sentimentalités d'un passé qui se croyait libéral et avancé ne disparaît-elle pas rapidement? En fait l'Europe ne se dérangera pas pour l'amour de la Finlande. Pour attendre quelque chose de pareil, pour le provoquer, le moment ne saurait être plus inopportun. L'Europe peut s'apitoyer sur la Finlande; dans son for intérieur, c'est

au tsar qu'elle donne raison. Où est la France qui proclamait les Droits de l'homme? Où est l'Angleterre qui embrassait la cause des Hellènes, qui applaudissait aux hauts faits de Garibaldi et de Cavour? Où est l'Allemagne qui ne désirait de lauriers que pour ses poètes, ses penseurs et ses savants? La jeunesse d'aujourd'hui a désappris le culte de l'idéal bleu. Dans son âme a pénétré l'amour de la réalité positive. La France, terre classique des idées, se vante d'être l'amie et l'alliée... du tsar. L'ancienne alliée des Hellènes et des Italiens fait valoir à coups de bombes de lyddite son droit de métropole sur les spéculateurs véreux et les chevaliers d'industrie. Et là où retentissaient les

paroles de Fichte ou les chants de Schiller, on entend maintenant les marches militaires sur les places d'armes ou le marteau-pilon dans les usines. Le droit de la Finlande est une antiquité datant de l'époque où l'on rêvait d'une force supérieure du droit. Il est en dehors du cadre d'une époque où l'on compte avec le droit de la force supérieure. »

Ces scrupules pèsent aussi, il est vrai, sur l'esprit de l'auteur ; et pourtant ils n'ont pu l'empêcher de rendre compte de ses expériences. Pourquoi ?

D'abord — et cela suffit, — parce qu'il l'a promis. Les six délégués se sont engagés entre eux à faire, au public européen, le récit de ce qu'ils ont vu. Ils s'y sont engagés aussi vis-à-vis

des Finlandais. On a déclaré en leur nom à Helsingfors : nous n'avons dit jusqu'ici que notre premier mot. Repoussés par le tsar, nous nous tournons maintenant vers une autre majesté : l'opinion publique de l'Europe occidentale ; et nous avons la ferme confiance que cette impératrice ne refusera pas de nous écouter. Ces paroles, les Finlandais les ont entendues, et, par la manière dont ils les ont accueillies, ils ont prouvé qu'ils faisaient fond sur cette promesse.

Et en effet, cette ferme confiance, nous l'éprouvons. Sans doute, dans la vie d'une partie du monde, aux grandes époques de nobles illusions et d'efforts généreux, peuvent succéder des périodes d'esprit terre à terre et même

d'une certaine passion pour la réalité positive ; ces grandes époques ne disparaissent pas sans laisser de traces. Ce qu'il y a eu de vraiment grand dans leurs desseins demeure et continue d'agir. Certainement, nous avons traversé une éclipse ; elle n'est pas encore entièrement terminée. Des souvenirs relativement récents sont de nature à troubler quelque peu les dispositions avec lesquelles la France célèbre sa fête de la Bastille, et de Victor Hugo aux poètes du jour la pente ne va guère en montant. De même un peuple fait sûrement une chute doublement profonde, quand il choisit pour héros après Gladstone un Cecil Rhodes, pour auteur favori, tel humoriste de notre temps à la place de Tennyson et de

George Elliot. Enfin on ne saurait nier la différence d'esprit et de ton entre les « discours à la nation allemande » dont le *Vorwærts* et les organes de l' « Union agraire » régalent tous les jours leurs lecteurs, et ceux que l'Allemagne d'autrefois entendit de la bouche de Johann Gottlieb Fichte. A voir cette importance attachée à la matière qui divise, ce dédain des idées qui unissent, on pouvait craindre pendant un certain temps que l' « Europe » ne s'effaçât, que son opinion publique ne devînt muette. Cette crainte était possible ; mais elle ne saurait survivre à une réflexion un peu profonde. Car ... est-ce un paradoxe de dire que toutes les fois que notre partie du monde s'est trouvée devant un conflit

palpitant dont une noble idée était l'enjeu, cette conjoncture a suffi pour faire revenir l'Europe à elle-même, la ramener à la reconnaissance d'un droit supérieur à la force, au sentiment du devoir qui s'impose à elle de combattre comme une unité morale en faveur de ce droit méconnu et à la juste appréciation de ce que peuvent produire les manifestations de cette solidarité idéale, les voix de la conscience européenne? Il serait par exemple inexact et présomptueux de dire que ce soit la presse étrangère qui en 1881 ait arraché, imposé au cabinet Gladstone la restauration de l'indépendance du Transvaal. C'est à l'Angleterre elle-même que revient la plus grande part dans la gloire de son

généreux repentir d'alors. Mais ce serait simplifier l'histoire d'une façon bien cavalière que de refuser à la voix de l' « Europe » toute part dans l'honneur de cette rétractation mémorable.

Or, ce que la presse européenne a fait à diverses reprises en faveur d'un droit méconnu, d'un peuple ou d'un individu martyr, qu'elle le fasse encore pour les millions de citoyens de la Finlande qu'on opprime. Il se commet là-bas une erreur judiciaire non moins funeste que ne l'était autrefois la condamnation de Calas. Un peuple que l'on condamne à la mort politique en violant ses droits légitimes n'a pas sans doute moins de droits à l'appui de cette presse que l'honneur d'un père de famille exécuté n'en avait

à la sympathie remuante de Voltaire. Un peuple qu'on laisse fouler aux pieds par des hommes, qui lui reprochent sa propre nationalité comme une trahison envers la leur, peut bien faire valoir autant de droits à l'appui de la conscience publique, que ce bourgeois de Toulouse, à la merci de gens qui lui reprochaient sa foi comme une insulte à leur église. Le manifeste du 15 février doit devenir pour tous les organes de la presse de notre continent une *Carthago delenda*, comme l'a été pour Voltaire et ses alliés le jugement du parlement de Toulouse.

Qu'on ne se mette pas, d'avance, en peine des probabilités de réussite. Est-ce que Voltaire les a diligemment pesées lors de sa rencontre avec la

veuve du martyr? S'il l'avait fait, l'arrêt du parlement n'aurait pas été cassé, ni la victime réhabilitée par l'arrêt de revision. Mais, même si l'on veut à tout prix calculer d'avance les chances de succès, il faut s'armer d'abord contre une pusillanimité déraisonnable. Quant à nous, nous ne voulons pas exagérer ces chances, et encore moins prétendre que le succès soit assuré. Nous nous bornons à dire ceci : en l'espèce, il n'y a pas lieu de désespérer de l'issue. Nous ne méconnaissons pas un instant le pouvoir que les idées de Katkof continuent d'exercer sur une partie de l'entourage du tsar. Même nous ne rabaissons pas la force de résistance qu'un seul homme de l'envergure de Pobedonostsef, de sa

foi, de son énergie, de ses talents, peut opposer même à l'Europe unie. Mais d'autre part il faut se garder du désespoir cynique et « voulu », qui trop souvent n'est qu'un prétexte, un faux semblant pour recouvrir un manque de volonté.

D'abord il est faux qu'un potentat comme le tsar ne puisse changer d'idées ou de conduite sans courir le danger d'ébranler par la base son pouvoir souverain. Le fondement de ce pouvoir n'est pas le moins du monde une fiction d'infaillibilité. Si fiction il y a, il faut la chercher dans l'esprit de ceux qui usent de l'argument. Une monarchie, même la monarchie russe, ne le cède pour la promptitude au repentir à aucune des démocraties du

monde. Non seulement les prédécesseurs de Nicolas II se sont maintes fois trompés; mais ils ont plus d'une fois reconnu leurs erreurs en les réparant. Et l'histoire de la Finlande elle-même fournit plusieurs exemples de ce repentir impérial. Que l'on songe par exemple aux événements de 1808. Le manifeste de Juin, où le tsar avait proclamé le maintien des anciens privilèges fut immédiatement suivi d'une convocation illégale des corps de l'État. La mesure provoquant des réclamations, le tsar apaisa les esprits par la déclaration rassurante qu'il n'avait pris cette fois qu'une mesure extraordinaire. La députation arriva le 1er décembre à Pétersbourg... pour demander la convocation d'une diète

légale. Et Alexandre l'accorda. Qu'on se rappelle aussi les actes les plus importants du gouvernement d'Alexandre II. Depuis son avènement, les années se passaient sans qu'il fût question d'assembler les quatre états de la Finlande. Enfin en 1861, le tsar, après de longues délibérations, céda aux instances de ses sujets en convoquant à Helsingfors un comité illégal. Mais lorsque le mécontentement populaire se manifesta d'un ton très net, un nouveau décret parut le 18 juin 1863, ordonnant pour le 15 septembre une réunion des états légaux. Appelons enfin l'attention sur ce fait significatif. On cherche en ce moment du côté russe à justifier les entreprises de Kouropatkine contre l'indépendance de

l'armée finlandaise en prétextant qu'Alexandre II, lors de la promulgation de la loi militaire du 27 décembre 1878, aurait été trompé par ses conseillers finlandais. L'exactitude de cette trouvaille historique est sujette à caution. Mais le fait qu'on nous la présente est d'une grande importance. Car ceux qui cherchent à innocenter les mesures les plus importantes prises contre la Finlande, en les présentant comme la réparation d'une faute commise jadis par le gouvernement impérial, se mettent par là dans l'impossibilité de résister plus tard à une révocation de ces mesures, sous prétexte que le tsar ne saurait s'avouer coupable d'une méprise. Même on peut dire ceci : qu'en raison des pré-

jugés de l'Occident démocratique sur l'obstination prétendue des monarchies à suivre les fausses routes, une fois qu'elles les ont choisies, le tsar trouverait difficilement une occasion plus favorable de réhabiliter et de consolider le principe monarchique aux yeux de l'Europe, qu'en prononçant de bonne foi un *peccavi* dans cette affaire de Finlande.

« Mais, — nous objecte-t-on, — même si en général un autocrate pareil pouvait revenir sur ses décisions, celui-ci, Nicolas II, ne le pourra pas. Il est le prisonnier de ses conseillers d'abord au sens propre, mais aussi au sens figuré. La voix de l'Europe n'arrive pas jusqu'à lui. » Cela encore est faux. Sans doute, dans la

forteresse où le tsar se tient enfermé, il nous a été impossible de pénétrer; mais cela ne prouve pas le moins du monde que la Finlande, dans les murs de cette forteresse, ne compte aucun ami. Au contraire. Dans l'entourage le plus proche du tsar, il y a des personnes influentes qui ont vu avec peine la dernière orientation de la politique russe vis-à-vis du grand-duché, telle qu'elle a été annoncée par le manifeste du 15 février et qui attendent avec impatience une « conversion » de l'empereur. On peut persuader au tsar qu'il vaut mieux ne pas suivre leur conseil: mais, quant à les éloigner de sa présence, à leur imposer le silence sur ce sujet, même à les empêcher de mettre de temps à autre sous les yeux

de Sa Majesté une opinion de l' « Europe » sur la politique russe, cela dépasse de beaucoup le pouvoir du parti dont les chefs nous devancèrent à Péterhof. Le tsar entend les protestations des Finlandais, bien que jusqu'à présent il ne les écoute pas. Même les jugements de la presse occidentale ne lui restent pas inconnus, bien que souvent il se soucie peu de les prendre pour guides. Nous serions en effet très étonnés, tous les six, si des douze adresses que Sa Majesté refusa de recevoir *in originali*, une copie n'était pas parvenue entre ses mains, ou tout au moins ne lui devait point parvenir.

Et pas plus qu'au sens matériel il ne faut exagérer au figuré l'isolement inac-

cessible du tsar. Ni lui-même ni ses ministres ne suivent aveuglément la direction de Pobedonostsef, ni lui ni ses ministres ne souscrivent sans réserve à la formule : « Hors du panslavisme point de salut. » Ils ne sauraient rester indifférents aux blâmes ou aux éloges des Celtes et des Germains. Au contraire, l'opinion publique occidentale est une des rares puissances dont on tienne compte dans le monde officiel de Pétersbourg. Et comment en serait-il autrement? Un procureur général du Saint-Synode, un ministre de la Guerre, peuvent à leur gré ignorer ce que « l'Europe » pense et écrit; enfermés dans leurs cabinets de travail, ils sont libres de ne laisser venir à eux, parmi les voix de l'opinion pu-

blique, que celles qu'ils veulent bien entendre. Mais un ministre des Finances, qui doit veiller au crédit de l'empire, peut-il rester sourd à la voix de l'Europe, quand elle l'avertit de respecter le sentiment d'indépendance d'un des peuples les plus cultivés, les plus travailleurs et les plus prospères placés sous le sceptre de son maître, quand elle témoigne d'un mécontentement général contre la Russie, non seulement à cause de la mauvaise foi, mais aussi à cause de l'aveuglement de cette politique? Et son collègue des Affaires étrangères, qui tous les jours a sous les yeux des rapports sur les appréciations qu'imprime « la reine du monde » au sujet de la Russie? Peut-il se cuirasser contre

une critique qui, de partout et sans relâche, frappe à la même place? Est-ce psychologiquement concevable? Qu'on suppose ces deux hommes, lorsqu'ils prennent possession de leurs ministères, panslavistes de corps et d'âme; qu'on suppose même qu'ils croient de bonne foi le rester; il est impossible que leurs fonctions mêmes, et les occupations qu'elles leur imposent n'émoussent pas à la longue les angles les plus aigus de leurs conceptions chauvines. Même le granit ne peut être exposé sans dommage à la chute incessante des gouttes d'eau.

D'ailleurs, ce que nous venons d'écarter comme invraisemblable, et même comme inconcevable, n'est-il pas au surplus en contradiction avec les

faits? Citons-en quelques-uns qui sont significatifs. La Russie officielle de nos jours n'a sans doute pas eu d'ennemi plus redoutable que l'ermite de Jasnaïa Peliana, Léon Tolstoï. Que sont, en comparaison de ce seul homme, des centaines d'obscurs conspirateurs? Et cependant, tandis qu'elle ne se fait pas faute de frapper sans pitié les petits, qui menacent beaucoup moins sa sécurité, elle s'abstient depuis des années de porter la main sur cet homme unique, sur ce géant isolé. Elle le redoute; mais il y a une chose qu'elle redoute encore plus : c'est de le toucher. Pourquoi? Est-il présomptueux, n'est-il pas plutôt tout simple d'expliquer cette attitude en partie par une certaine crainte de l' « Europe »? En partie,

non pas entièrement. Il n'y a point d'action humaine qui ne soit le produit d'un motif. Tout acte, même le plus simple, a été motivé par tout un ensemble de ressorts : combien plus la ligne de conduite d'un corps aussi compliqué que le gouvernement de l'empire russe? Mais il faudrait avoir bien des préjugés pour ne pas reconnaître, parmi les motifs des gouvernants, une certaine appréhension de la tempête qui s'élèverait de l'Occident contre la Russie si elle osait toucher même un cheveu du plus grand de ses fils actuellement vivants.

Un autre fait est plus significatif parce qu'il porte toutes les marques d'une action personnelle du tsar. C'est le célèbre « manifeste de la paix ». Ceux

pour qui le triomphe de la subtilité consiste à réduire tous les événements du monde au seul ressort de l'égoïsme pur et simple se sont donné beaucoup de peine pour appliquer à cet acte sensationnel leurs principes favoris. Si on les en croyait, la Russie de nos jours, en dépit de son dédain pour la civilisation occidentale, aurait pourtant choisi deux Occidentaux pour héros et modèles : Machiavel et Cartouche. Avec un peu d'art, on peut rendre cette vue simpliste acceptable à des auditeurs ou des lecteurs du même tempérament morose. Il est, d'ailleurs, fort possible que, dans l'âme des conseillers du jeune souverain, des calculs de ce genre aient joué leur rôle et même, qui sait? un

rôle très important. La carrière politique dans l'empire des tsars n'est pas une école de générosité pure. Cependant il a transpiré assez sur les circonstances au milieu desquelles ce document remarquable a vu le jour, pour qu'on puisse expliquer cette action du tsar comme le fruit d'une disposition d'esprit, qui, loin de spéculer astucieusement sur les sentiments de l'Europe, les tenait, dans une large mesure, en sympathique considération.

Alors, pourquoi exclure la pensée que Sa Majesté, dans l'exercice de ses droits de grand-duc de Finlande, pourra être amenée à une conversion analogue ! Puisque le tsar a paru accessible aux idées occidentales, la cause finlandaise ne semble pas désespérée.

Les efforts pour mitiger le fléau de la guerre tendent-ils, oui ou non, au bonheur du genre humain? On peut discuter là-dessus. Mais ce qui est indiscutable, c'est le témoignage de l'histoire que voici : la loyauté d'un peuple libre vaut infiniment mieux que la sujétion d'un peuple esclave. Dans l'existence d'une monarchie, comme dans la vie d'un père, il n'y a pas d'époque plus belle, plus importante, que celle où l'ordre tout court, la défense non motivée prennent fin, pour faire place à la persuasion et aux bons conseils, où l'autorité s'exerce, non pas comme d'abord sur des enfants qui croient et obéissent sans comprendre, mais sur des hommes adultes qui honorent leur guide en toute liberté et

suivent ses pas, les yeux ouverts. De même, la tâche du grand-duc constitutionnel qui règne sur deux millions et demi de Finlandais est, non pas plus facile assurément, mais au moins aussi honorable que le rôle de l'autocrate qui domine sur un nombre bien plus grand de Russes. Est-ce une illusion que d'espérer que cette vérité si simple et si claire pénétrera peu à peu dans l'esprit du souverain éclairé qui s'est laissé gagner à la pensée non moins généreuse, mais certainement bien moins évidente, de restreindre par des traités les armements de l'Europe?

Dans l'œuvre que nous venons d'indiquer à la presse européenne, la presse française a le droit et le devoir de former l'avant-garde. D'abord sa lan-

gue mélodieuse et pure, la plus chère à tous les peuples après leur langue maternelle, est comme ces messagers célestes, dont la figure et la voix rendent irrésistibles les exhortations qu'ils transmettent. De plus, quel autre peuple, parmi ceux qui habitent notre continent, peut se flatter d'ouvrir les yeux du tsar à l'évidence des plaintes de la Finlande, si ce n'est la nation amie et alliée? Mais au-dessus de tout, c'est son noble passé qui, dans une entreprise pareille, désigne la France pour prendre les devants. Il ne se peut que la nation glorieuse, qui la première a exhorté les peuples voisins à se sentir frères dans la jouissance égale d'institutions libres, se maintienne dans une indifférence égoïste devant le spec-

tacle affligeant d'une nation-sœur, digne de ses libertés, s'il en fut, qu'on cherche à en dépouiller sur des prétextes frivoles.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 39341.

Librairie C. REINWALD. — SCHLEICHER frères, Editeurs
PARIS — 15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15 — PARIS

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

SCIENCES, LETTRES ET ARTS

Paraît mensuellement en un volume in-8° d'au moins 128 pages de texte et d'illustrations

DIRECTEUR SCIENTIFIQUE
A. HAMON

DIRECTEUR LITTÉRAIRE
V. ÉMILE-MICHELET

Secrétaire de la Rédaction :
VICTOR DAVE

L'Humanité Nouvelle est l'organe libre de la pensée humaine, des tendances les plus larges et les plus indépendantes en matières scientifiques et artistiques. C'est ce qui explique le succès rapide et considérable qu'elle a obtenu.

L'Humanité Nouvelle contient des articles de sciences sociologiques, biologiques, mathématiques, géographiques, physiques, chimiques, de philosophie, de littérature et d'art, des nouvelles, des vers, des contes, des romans, du théâtre, dus aux meilleurs auteurs de tous les pays. Dans chaque numéro, il y a des chroniques littéraire, artistique, théâtrale, une revue des livres et des revues de toutes langues et de tous sujets.

Aucune Revue ne peut rivaliser avec **L'Humanité Nouvelle**. Elle est la meilleure et la moins chère de toutes les revues.

Aucune Revue ne donne aussi bien que **L'Humanité Nouvelle** un aperçu du mouvement intellectuel mondial, grâce à ses comptes rendus analytiques et critiques des livres et des revues en toutes langues et sur tous sujets.

La Revue ne publie rien que de l'inédit.

L'Humanité Nouvelle forme par an deux beaux volumes de plus de 750 pages chacun, avec un index alphabétique des auteurs et des matières.

		UN AN	SIX MOIS	UN NUMÉRO
Abonnements	France et Belgique . . .	**15** fr.	**8** fr.	**1** fr. **50**
	Etranger (Union postale)	**18** fr.	**9** fr. **50**	**1** fr. **75**

Les abonnements partent de Janvier et de Juillet.

Envoi d'un Numéro Spécimen franco sur demande.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 39341.